

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 27

Artikel: Ce charavoute d'Ulysse !
Autor: Gédéon
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223332>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ÊTRE RÉGENT.

Réponse à Lisette.¹

*On nous dit que d'être régent
Le métier n'est pas amusant :
Faut pas y croire !
Nous avons nos plaisirs aussi.
Je m'en vais en conter ici
La belle histoire :*

*Instruire un gentil marmouset,
Voir s'éveiller son intérêt
Devant la vie,
C'est si doux !... surtout en hiver :
On a le vivre et le couvert,
On fait envie.*

*Oui, nous avons des inspecteurs ;
Mais pourquoi donc en avoir peur,
Perdre la carte ?
Ils nous font un plaisir très grand,
Si ce n'est pas en arrivant,
C'est quand ils partent !*

*Nous avons les parents, oh ! oui,
Mais, si tels nous font des ennuis,
Par injustice,
D'autres, contents de nos travaux,
Nous comblent de bons aïeux
Et de saucisse !*

*Les examens ? mais c'est charmant !
Les supprimer serait vraiment
Mesure folle :
Jamais sans eux nous ne verrions
Ces messieurs des Commissions
D'école.*

*Et puis, quand vient la fin du mois,
Dans quel délicieux émoi
Ouvrir sa porte
A son boursier et son gros sac,
Qui vient vous payer ric à rac
La somme forte !*

*Et si malgré tant de beautés
Nous sommes un peu dégoûtés
De notre vie,
C'est que déborde notre cœur :
Trente-cinq ans de ce bonheur
Nous rassasie !*

E. C. Thou.

¹ Voir « Conteur » du 28 juin 1930.

Théorie et pratique. — Un jeune avocat, chargé de défendre un récidiviste endurci, et convaincu de la culpabilité de son client, lui conseille de tout avouer :

— La franchise est encore le meilleur moyen d'obtenir l'indulgence de vos juges, lui dit-il d'une voix insinuante.

Mais le cheval de retour persiste dans ses dénégations.

— Voyez-vous, répondit-il à son avocat, vous n'entendez rien à ces choses-là, vous en avez peut-être la théorie, mais moi — et il se frotte la poitrine avec orgueil — moi, j'en ai la pratique.

UNE HISTOIRE.

Ly avait une fois une jeune fille qui était une jeune fille du monde. Ce qui ne signifie point qu'elle fût de la « société », car la « société » est dans le « monde » un endroit réservé, enclous de barrières très hautes que peu de gens peuvent franchir. Et tout cela est au rebours du sens ordinaire de ces mots.

C'était donc une jeune fille du monde. Nous dirons, si vous le voulez bien, que son père parlait dans les écoles ou enseignait dans les églises. En tous cas, c'était une jeune fille bien élevée, qui savait les choses qui se font et celles qui ne se doivent faire. Elle marchait les yeux baissés et portait un manchon d'hermine. Le dimanche, elle allait à l'église.

Elle avait une petite âme claire et lisse comme l'eau d'un miroir, d'un miroir qu'on apporte de chez le marchand. Et ses yeux en effet n'avaient encore reflété que peu de choses.

Il y avait aussi un jeune homme qui de la vie n'était guère plus savant, si ce n'est pour s'être bercé l'âme aux pensées des vieux auteurs et s'être enrichi le cerveau de la beauté des phrases.

Le jeune homme et la jeune fille s'étaient vus dans la rue, puis, dans un bal, on les présenta. Et lui, pour avoir vu ses propres yeux un instant reflétés dans ses yeux à elle, revint de ce bal avec des songeries plus heureuses.

Le lendemain, au salut qu'il lui fit quand il la rencontra, — car cela se passait dans une petite ville où l'on se rencontre facilement, — elle répondit en inclinant correctement la tête et n'eut pas l'air de le regarder.

Puis, ils se virent chez des amis communs de leurs parents, et il arriva qu'ils prirent à la même école et à la même heure des leçons de musique. Quelquefois aussi ils se trouvèrent au concert assis par hasard l'un près de l'autre. Et, comme lui avait des passions très violentes pour certaines œuvres et pour d'autres des haines véhémentes, ils parlèrent de tout cela. Or ils tombèrent d'accord sur presque tous les points et, pour la première fois, il sentit quelqu'un qui semblait le comprendre. C'est pourquoi, ingénue, il lui dit ses enthousiasmes et lui prêta des poèmes. La jeune fille apprit des vers par cœur et les récitait d'une voix musicale. Alors il s'enhardit et pour elle il en fit lui-même qu'il écrivit sur un papier, glissé un soir dans son manchon. Le jour suivant, pour le remercier, elle lui apporta des bonbons.

Et la période des petits cadeaux commença. Il reçut des cochons en sucre et des petits chats en fonte ; elle, avait des fleurs et des vers. Un jour, il lui offrit le thé dans une crémère — mais elle avait amené une amie avec elle !

Puis ce fut le printemps. Il y avait des lilas dans les jardins et de la boue sur les routes. Il y avait de la tiédeur dans l'air et des oiseaux dans les bois. Il n'y avait plus de concerts et l'on avait moins d'entrain à suivre les leçons. Mais il y avait des couchers de soleil sur le fleuve et des fleurs sur les arbres. Alors ils se donnèrent en cachette des rendez-vous dans des endroits qu'il aimait.

Un jour, comme il était très ému parce que le soir allait venir et que le ciel était clair, il lui prit la main. Et la main de la jeune fille trembla dans celle du jeune homme. Alors, très grave, il approcha ses lèvres et lui baisa la bouche. Elle, lentement, rendit le baiser. Ce soir-là, ils ne se dirent plus rien et se séparèrent en silence.

Le lendemain, il vint à elle, l'âme pleine d'amour. Le souvenir de la veille resplendissait en lui, il avait des gestes plus calmes et des regards plus profonds. Mais elle, l'accueillit comme tous les jours avec son joli sourire et ses yeux transparents. Elle semblait avoir tout oublié et parut étonnée de la voix grave et caressante qu'il avait.

Ils s'assirent sur un banc, dans l'odeur d'un lilas et lui, cherchant les mots qu'il voulait prononcer, d'une voix qui peu à peu se faisait plus convaincue et moins hésitante, parla :

— J'ai des choses très graves à vous dire. Je n'ai pas dormi cette nuit et depuis hier soir j'ai beaucoup réfléchi. Je ne suis plus le même, car j'ai senti votre âme trembler sur vos lèvres et s'insinuer en moi. J'ai senti que par ce baiser vous vous donniez toute. Depuis la joie de ce moment j'ai compris que nous nous appartenions l'un à l'autre, sans que rien ne nous puisse désunir. Je suis aussi sûr de votre amour que vous devez être sûre du mien. Nous sommes les deux atomes prédestinés qui devaient se rencontrer et qui se sont rencontrés. Désormais, il est impossible que nous ne suivions pas la même route, car le Destin nous a poussés l'un vers l'autre et nous a liés ensemble. Dans une année, peut-être, je serai en mesure de fonder une famille. Jusque là, il faudra que vous m'attendiez. Mais, dès maintenant, je me considère comme votre fiancé.

Le jour suivant, elle ne vint pas au rendez-vous, le jour d'après, non plus. Alors, il la chercha et ne put plus la voir que rieuse et indifférente en compagnie de jeunes gens et de jeunes filles et jamais, dans les jeux, il ne put effleurer sa main ni même rencontrer son regard.

Un jour cependant, qu'il errait au hasard dans une partie des environs de la ville où il n'allait que très rarement, il la rencontra, qui se prome-

nait avec un jeune homme qu'il connaissait un peu et qu'il n'aimait pas parce qu'il était facétieux et sportif.

Elle tenait à la main un bouquet de violettes et riait.

Il fut jaloux et la prochaine fois qu'il la vit il alla vers elle avec un front têtu et des yeux brillants, exigeant une explication :

— Car enfin, vous vous êtes engagée à moi. J'avais le droit d'être sûr de vous. Après ce qui s'est passé !...

Mais elle, levant sur lui l'étonnement de son regard limpide :

— Comment ? quoi, que s'est-il passé ? Vous êtes fou, je crois ! Je ne comprends pas un mot à ce que vous dites.

Et sincèrement elle ne comprenait pas.

Ami Chantre.

Logique enfantine. — Papa surprend bébé au moment où il griffonne sur du papier.

— Que fais-tu ?

— Je t'écris.

— Mais, tu ne sais pas écrire.

— Si.

— Alors, lis-moi ce que tu m'écris.

Bébé, un instant confondu, se remet :

— Voyons, papa, c'est pas ceux qui écrivent des lettres qui doivent les lire ; c'est ceux qui les reçoivent... Alors, lis toi-même !...

CE CHARAVOUTE D'ULYSSE :

POUR un qui aurait bien voulu avoir la place d'inspecteur des travaux finis avec des gros émoluments et une puissante retraite, y avait bien le domestique de Louis des Essertes. Il n'aurait pas mal fait sur les chemins de fer, surtout aux arrêts, pour aller boire un verre au buffet de la gare, mais pour un train de campagne où il faut des gaillards de sorte, c'était une rude déveine d'avoir embauché un corps comme ça. Il ne pensait jamais qu'à tirer au renard, sauf pour boire et manger, qu'alors il était toujours là et qu'il ne craignait pas de se forcer un peu.

Mais s'il était charoupe, il n'était pas niobet : il savait toutes les rubriques pour laisser le travail à d'autres et garder le bon temps pour lui.

L'autre automne, comme ils étaient après labourer et semer, le patron lui fait comme ça :

— Ulysse, il te faut voir aller avec ton camarade leur porter la herse au grand champ. Les bêtes me font faute ailleurs, mais à vous deux, vous voulez assez faire.

— Te confonde pour une herse, que s'est pensé Ulysse. Avec ça que le grand champ n'est déjà pas tout près. On aura le temps d'avoir chaud !

Quand même, il n'a rien osé dire. Mais sitôt qu'ils ont tourné le coin de l'haie, il fait à son camarade :

— On peut chanter « l'entreprise est belle ! » Le patron nous croit rude forts pour nous donner une commission comme ça.

— Et puis ! que répond l'autre, qui avait plus de venin pour l'ouvrage. Ça serait encore du propre si à nous deux on n'était pas fichus de ringer cette herse.

— N'empêche que dans la commune, il n'y en a pas tant qui feraient ce qu'on fait. Ils devraient bien se mettre quatre.

— Quatre ! Tais-toi, vieux fou ! On la porterait seul.

— Je voudrais bien ça voir. Celui qui le ferait, on pourrait dire qu'il est fort. Ni toi ni moi on ne pourrait y faire.

— Tu crois, que dit le camarade que ne se méfiait de rien. Eh bien ! attends que je la charge. Je te la porte jusqu'au champ.

— Non, c'est bon, ne fais pas le fou ; c'est bon pour te donner du mal.

Tout en faisant d'assemblant de le retenir, vous vous pensez si mon Ulysse rigolait par dessous. Et l'autre, qui s'était excité, ne voulait rien entendre. Il te charge la herse, et hardi ! en avant ! Vous pouvez bien compter qu'il a fait une transpirée. Ulysse venait derrière, avec les deux mains dans ses poches, mêmement qu'il

avait allumé une cigarette. Et de temps en temps il criait pour le maintenir :

— Ah ! charrette ! Pour un solide, tu en es un solide. Mais tu sais, on est là, si tu ne peux plus en avant... Dis-voir, tu dois être éreinté... Non, ce coup, pose-là. Egalement tu ne veux pas pouvoir aller jusqu'au grand champ...

Enfin quoi ? Il en a tant dit que l'autre est allé jusqu'au bout. Il soufflait comme un popotame, mais ne voulait pas qu'il soit dit. L'orgueil rend des fois rude bête !

Quand même, un peu d'orgueil qui vous fait faire des vaillances, au fond, c'est encore mieux que de n'en point avoir et de rester charoupe comme cette serpent d'Ulysse.

Gédéon des Amburnex.



LE FEUILLETON

SOUVENIRS DES CAMPAGNES

DE LOUIS BÉGOS, LIEUTENANT-COLONEL 19

Il serait fatigant peut-être de continuer la litanie de mes souffrances, car mon voyage fut bien long et semé chaque jour de tant de contrariétés et de privations, que je crois devoir taire tout ce qui m'advint encore jusqu'à Custrin, où j'éprouvai une heureuse surprise que je ne puis passer sous silence. A peine parvenu dans cette ville, je rencontrai un chef d'escadron de dragons, qui, dans un accent italien très prononcé, m'appela par mon nom, en me demandant si je n'étais pas le lieutenant Bégos, dont il avait été le camarade de chambrée à Elvas. Je le regardai un moment et je reconnus bientôt un ancien brigadier, avec lequel j'avais passé des jours plus heureux au Portugal. « Hé bien ! mon brave Bégos, me dit-il, vous n'avez pas l'air d'être dans un brillant équipage ; mais vous avez ici quelques compatriotes de votre régiment. Je vais envoyer mon dragon à leur recherche, et bientôt vous serez au milieu d'eux. » En effet, après être descendu dans un hôtel modeste et m'être fait porter dans une chambre, je n'attendis pas une demi-heure que je vis arriver le dragon, apportant la bonne nouvelle qu'il avait découvert mes camarades, et que je serais le bienvenu. Je me fis transporter en toute hâte auprès d'eux, après avoir remercié de bon cœur mon ancien camarade. Je fus accueilli au milieu de mes Suisses avec une cordialité qui me fit augurer que mes misères allaient enfin avoir quelque adoucissement.

Depuis la Bérésina, je n'avais pas encore rencontré une si nombreuse réunion des débris du 2^e régiment suisse, qui avait été presque entièrement détruit, après avoir arrêté, pendant un jour entier, un corps considérable de l'armée russe. Ceux qui survivaient et que je pus interroger, me dirent qu'assez avant dans la soirée du 28 novembre, ils avaient continué à combattre ; et qu'après des combats acharnés, ils avaient reçu l'ordre de battre en retraite. Ils n'étaient plus alors qu'environ 150 hommes, dont un grand nombre étaient d'ailleurs blessés, mais pouvaient soutenir la marche.

Je demandai des nouvelles de M..., adjudant sous-officier, auquel j'avais remis le drapeau du régiment à Polotsk, car j'ignorais complètement ce qu'il était devenu. Aucun des hommes présents ne fut à même de m'en donner des renseignements, et, cependant, dans ma détresse, mes souvenirs se reportaient encore involontairement sur le jour où, devant les Russes, j'avais sauvé l'aigle du régiment.

Il se trouvait au milieu de mes camarades un nommé Ninet, d'Aubonne comme moi, qui avait vu ce qui s'était passé à Polotsk et qui se mit à rire quand je vins à parler de M... : il ne voulait pas m'en dire davantage. Était-ce pressentiment ? Était-ce conviction ? Je ne pus savoir, à cette époque, si l'adjudant avait fait son devoir. Je le sus plus tard, mais n'anticipons pas sur les événements.

Après être resté quelques jours à Custrin, où mes camarades se cotisèrent pour m'avancer quelque argent, je me décidai à partir, avec les chariots de blessés, pour Berlin, où j'arrivai après deux jours assez fatigants, car le froid était toujours insupportable et variait de 20 à 28 degrés. Mon excellent compatriote Ninet, s'étant dévoué à ma mauvaise fortune, ne voulut plus me quitter. Je lui en ai gardé une éternelle reconnaissance. Il avait remplacé mes deux anciens voltigeurs. A Berlin, ma position était fort triste. Je songeai cependant à me faire soigner sérieusement, car si je n'avais pas été d'un sang excellent, la gangrène se serait déclarée depuis longtemps à mes blessures. La Providence, il paraît, ne l'avait pas décidé ainsi, et, tout infirme que j'étais, un pressentiment me disait que je devais encore revoir notre chère patrie.

Le brave Ninet me fit conduire à l'hôpital, où j'obtins un lit passable. J'avais hâte de faire examiner mes blessures par le chirurgien en chef. Cet examen ne parut pas favorable ; il s'agissait de me couper la jambe. Cette opération me souleva fort peu ; mais, outre la jambe droite, fracassée par une balle partagée en deux et dont je fis extraire la seconde moitié, que j'ai conservée en souvenir des Russes, je priai l'habile chirurgien d'examiner mon pied gauche, gelé aux extrémités : il ne me servait pas à grand-chose. Après avoir enlevé les mauvaises linges qui l'enveloppaient, le chirurgien jeta de côté quelque ingrédient inconnu. Examinant mon pied de plus près, je vis que l'orteil s'était détaché. Les autres doigts n'étaient guère en meilleur état, et le mal en avait tellement diminué le volume qu'il ne restait plus que les os. Le chirurgien ne s'arrêta pas en si beau chemin ; il prit sa scie et me scia les dernières phalanges des cinq doigts du pied avec une dextérité remarquable. Quarante-quatre ans se sont écoulés dès lors, mais je crois encore entendre ce bruit strident qui se communiquait à tous mes nerfs, car alors le chloroforme n'était pas inventé !

Ma main droite fut encore examinée ; elle était un peu racornie par le froid ; tous les ongles en étaient tombés ; elle me faisait assez souffrir. Le chirurgien trouva inutile d'y rien couper. Je lui en sus bon gré, car depuis lors, quoique très déformée, elle n'a pas moins fait son service aussi utilement que l'autre.

Voilà où j'en étais de mes misères, lorsque le quartier-maître de notre régiment vint me voir et me donna une partie de ma paie arriérée. J'y fus très sensible, car j'en avais besoin. Muni d'une somme passablement ronde, mes camarades d'hôpital me firent remarquer que je serais infailliblement volé par les infirmiers, qui ressemblaient assez à des Cosaques pour le pillage. Décidé à ne pas être leur victime, je priai instamment le chirurgien en chef de me garder mon argent jusqu'au moment où je pourrais repartir. Cet excellent homme voulait me donner un reçu ; je le refusai très positivement, en lui déclarant que, si je venais à succomber, il voulait bien remettre cet argent à mes camarades de passage, malheureux comme moi. Il parut très satisfait de cette marque de confiance, et, depuis ce jour, ses soins furent d'une assiduité telle que j'ai cru leur devoir un commencement de convalescence. Toutes ces opérations m'avaient donné une fièvre assez violente ; mais l'assiduité des soins et des pansements réguliers me permirent cependant de repartir avant l'arrivée des Russes.

Mon brave Ninet fit tous les préparatifs pour mon départ. Il fit choix d'une voiture en très bon état, qui me fut accordée, grâce à l'influence du chirurgien. Nous étions même accompagnés d'un médecin pour nous soigner pendant la route.

Je crois inutile de revenir sur les incidents qui se renouvelèrent si souvent dans ce long voyage. Il est certain qu'en voyageant d'étape en étape, je n'avais plus à redouter les misères dont j'avais tant souffert. Les soins de mon compatriote ne se ralentirent pas un seul instant, et j'arrivai à Mayence, après avoir traversé Brandebourg, Magdebourg, Brunswick, Göttingen, Cassel, Giessen, Cronberg, Francfort.

A Mayence, j'allai voir un chirurgien, qui vou-

lut de nouveau m'amputer. J'en fus quitte pour la peur, et, malgré sa mauvaise humeur, car il se plaignait d'avoir été dérangé, il sut apprécier tout le dévouement de mon domestique improvisé, et lui fit un don pour lui prouver son admiration.

Après être resté quelque temps à Mayence, je me rendis, par Worms et Landau, à Lauterbourg, où se trouvait le dépôt de notre régiment. A mon arrivée, il se passa une circonstance assez singulière. Les officiers qui avaient pu revenir au dépôt, soit de Polotsk, soit de la Bérésina, devaient entre eux sur le sort des officiers du régiment. Ils étaient à leur pension, lorsque étant entré dans l'antichambre attenante à la salle à manger, j'entendis prononcer mon nom, et l'un de mes camarades assura que j'avais succombé à mes blessures. Chacun se récria sur le sort d'un camarade qu'ils aimaient, lorsque je fis soudain mon apparition au milieu d'eux, en m'écriant : « Eh non, camarades, me voilà, je ne suis pas mort ! Mon frère, c'est bien moi ! » Le revenant de la Bérésina était appuyé sur ses béquilles ; chacun l'embrassa, amis et frère, cordialement, puis il me fallut donner mille détails sur mon miraculeux voyage. On s'étonnait avec raison que j'eusse pu, moi, pauvre blessé, résister à la misère et au découragement, lorsque tant d'hommes valides avaient succombé. Le jour de mon arrivée fut pour moi un beau jour ; mon frère et mes camarades m'offrirent l'hospitalité. Après un voyage qui avait duré trois mois et demi, et dont chaque jour avait eu ses tribulations, je jouissais enfin du bonheur de me retrouver au milieu des miens. (A suivre).

Pas malin. — Dis, pourquoi t'es pas venu en classe hier ?

— Parce que maman m'a donné deux petits frères. — Et t'aurais pas pu dire qu'il n'en était venu qu'un cette semaine, et que l'autre viendrait la semaine prochaine : tu aurais eu deux jours de congé.

Au Bourg-Ciné-Sonore, du 4 au 10 juillet, une charmante comédie sonore finement interprétée par Dorothy Mackaill et Jack Mulhall : **Sur les Docks (Waterfront)**.

Un vieux loup de mer, capitaine de remorqueur, a juré de faire détester à sa jolie fille la mer et surtout la compagnie des marins qu'elle coudoie journellement. La manière qu'il adopte pour arriver à ses fins ? Venez au Bourg, vous la connaîtrez !

La superbe mise en scène de ce film, l'interprétation au-dessus de tout éloge de la jeune Dorothy Mackaill et du spirituel Jack Mulhall, les mille détails et traits d'humour notés au cours du film, font qu'il vous plaira infiniment.

Certes, un programme d'été, comme dirait M. X., critique, mais qui vous délassera agréablement.

Tous les jours matinées à 3 h., soirées à 20 h. 30.

Pour la rédaction :
J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

MIRACLE ! !

Un seul „DIABLERETS“ donne l'appétit que désirer d'autre ?

DEMANDEZ PARTOUT
**ORANGEADE
CITRONADE
CITRON
MANDARINA**
PRODUITS SUISSES ET INIMITABLES

**Restaurant
GAVILLET**
PLACE DU PONT, 3, au 1^{er}

Anciennement : Coq d'Or, Angle Innovation
Téléphone : 22.340